

De la même autrice

Lorenza GARCIA

Chapitre: Créer et marcher dans la beauté  
dans *Femmes chamanes*  
Mama Éditions, 2020

*VINGT ANS AUPRÈS  
DES NAVAJOS  
Hózhó, mon chemin  
sur la voie de la beauté*

Préface de  
Sylvie Crossman

Postface de  
Jean-Pierre Barou

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

Les points de vue exprimés dans ce livre n'engagent que leurs auteurs.  
Toute utilisation des informations contenues  
dans ce livre relève de la responsabilité du lecteur.

MAMA ÉDITIONS

## PRÉFACE

### Lorenza, Femme Changeante

De tous les visages qui surgirent lors de l'exposition *Peintures de sable des Indiens navajos, La voie de la beauté*, dont nous fûmes, Jean-Pierre Barou et moi-même, les commissaires du 22 février au 31 mars 1996 au parc de La Villette à Paris, celui de Lorenza reste le plus vivant : beau visage buriné de Gitane ou d'Indienne, « femme mêlée » au sens où l'écrivait Montaigne en 1580 (usant, lui, du terme « homme mêlé », le monde ne s'étant pas encore féminisé...) dans un passage de ses célèbres *Essais* consacré à l'art de voyager : c'est-à-dire « honnête femme », capable de pérégriner sans considérer comme barbares des mœurs qui ne seraient pas les siennes. Tout le contraire, puisque Lorenza écrit au début de son livre : « C'est au cœur de leur monde que j'ai pu continuer à me rencontrer moi-même. » Ce monde, c'est celui des Indiens navajos, « le Diné » comme ils s'appellent eux-mêmes : « le Peuple ».

Son ascendance la prédisposait au voyage : un père andalou dans lequel forcément traînent le sang et le nomadisme

gitans; une mère-fille de « mondines », ces femmes au dos plié, dans l'eau jusqu'aux genoux pour repiquer le riz dans le sol du Piémont italien. Mais pourquoi là, en terre navajo? Préparant dans l'atelier parisien de Robert Baudry le concours d'entrée à l'école des Beaux-Arts, Lorenza découvre le peintre américain Jackson Pollock dont la technique du « *dripping* » emprunte aux rituels des Amérindiens du Sud-Ouest américain, notamment les Navajos, au cœur desquels règne la peinture: pigments naturels coulant sur le sable entre le pouce et l'index de l'homme ou de la femme-médecine cherchant, au paroxysme des cérémonies, à remettre le ou la patient(e) en relation harmonieuse avec lui ou elle-même, mais aussi avec les autres et son environnement naturel. Car pour les Navajos, tout manquement à l'ordre et à la beauté qui sous-tendent ces relations induit le désordre, la maladie. Les peintures, mais aussi les chants et les danses qui l'accompagnent, sont comme une empreinte ou une projection de cette beauté qui agira sur celui qui en bénéficie.

Lorenza, à cette époque, est en désordre. L'art devient son « allié », sa « thérapie »; le sable, qu'elle mixe avec la peinture à l'huile, « une force vitale, harmonieuse, qu'elle a perdue ». Pendant des heures, comme elle l'écrit, elle « laisse glisser ses pinces chargés de sable sur la toile de lin tendu »; elle « dialogue avec le silence du sable ». Les Indiens navajos ne sont plus très loin... Quelques jours après sa première exposition – six grandes toiles sur lesquelles elle a jeté, comme Pollock, de la peinture à l'huile mélangée à du sable coloré –, ils arrivent à Paris pour la manifestation de la Villette où vont voisiner leurs

peintures de sable fixes et éphémères. C'est leur plus précieux trésor, celui qui a assuré leur survie comme peuple; qui les a maintenus, comme ils disent, sur la « voie de la beauté »: *hózhó* dans la langue navajo, un état d'équilibre, le contraire d'*ubris*, la démesure, l'injustice, la violence... disaient les Grecs.

Alors commence « la seconde vie » de Lorenza, sa vie « navajo ». Elle est encore en révolte, mais comme elle l'écrit, elle « ne veut pas que cette révolte l'amène à vivre avec des idées de revanche, de vengeance, de stratégies manipulatrices. Apprendre à vivre, ce n'est pas piller, exploiter, voler l'autre pour sa propre survie. C'est se relier à la sacralité qui est dans chaque instant de vie. » Elle « ose dire oui aux Dinés. » À eux, pour qui le désordre des humains vient d'une rupture avec cette sacralité qui est en nous et aussi dans le monde.

À la Villette, Lorenza rencontre deux hommes-médecine, Sam et Ben – elle leur offre une de ses peintures de sable, ils l'adoubent – et Lillie, leur accompagnatrice, la bénit au pollen. Elle répond à leur invitation d'aller les rencontrer sur leur territoire, dans leur désert d'Arizona, ce vaste *hogan* protégé par ses quatre montagnes sacrées, chacune représentant une couleur et un point cardinal et où Lorenza finira de reconquérir sa « forme intérieure ». Elle a retrouvé sa boussole, l'Est – plutôt que le Nord – l'aube, le commencement.

Elle s'est survécu à elle-même, elle peut maintenant travailler à la grande question du moment: la survie de la Terre. Avant de repartir de Paris, Lillie avait dit à Lorenza: « Tu dois penser au sable. » Le sable, toujours... À Pierre

Rabhi, l'homme du Sahel, pionnier de l'agroécologie, elle demande : « Selon toi, en quoi l'existence et la survivance du peuple du désert navajo est-elle importante pour l'humanité ? » Il lui répond : « Les peuples encore enracinés dans des traditions comme les leurs sont porteurs d'un patrimoine qui sera de plus en plus utile à l'humanité quand elle se sera finalement perdue dans sa grande illusion. » L'illusion du progrès matériel... Il ajoutait : « La manière la plus agissante de réaliser de nouveaux rêves, c'est d'abandonner ses illusions, Lorenza. » Elle va nourrir de nouveaux rêves, modeler une sculpture, *La Sirène porteuse du Nouveau Monde*, commanditée par le maire de La Rochelle avec un plus petit modèle remis au président de la nation navajo. Ils l'ont sauvée, elle les aidera alors que leur terre d'Arizona est de plus en plus sèche, leur santé altérée par la sédentarisation, par une alimentation trop grasse, trop sucrée, trop salée ; alors qu'ils ont été les plus touchés, après la population de New York, par la pandémie de la covid. Elle fonde une association : Navajo-France – dont Pierre Rabhi devient le parrain – pour favoriser les échanges entre les Dinés et le peuple français ; elle lance un projet, *Hózhó Farming* dont le but est d'associer, sur des fermes navajos, des préceptes de l'agriculture traditionnelle et des innovations pour s'adapter au changement climatique. Des paysans navajos sont attendus en France pour échanger avec des paysans français...

« Femme changeante » : si ce nom n'était pas déjà pris par la première de tous les Êtres Sacrés du panthéon navajo, on pourrait le donner à Lorenza Garcia. Car c'est bien le cheminement d'une conscience en transformation,

du désordre vers la beauté, que nous donne à voir son histoire de vie ici racontée.

Sylvie Crossman  
Éditrice, essayiste et romancière

*Le vent souffle en Arizona  
afin que le silence des canyons, des déserts arides,  
et le bruit des boulevards et des rues de Paris, s'émancent.  
Sur le chemin de la beauté, je marche.*

*Le vent souffle à Paris  
afin que les enfants, « gardiens du seuil »,  
grandissent, entendent, ressentent, agissent en étant libres.  
La beauté devant moi, je marche.*

*Le vent souffle l'appel à l'aventure  
afin que les rivières des âges nucléaires  
pleurent les larmes de ceux qui oublieraient la terre.  
La beauté derrière moi, je marche.*

*Le vent souffle à l'ancêtre commun  
celui qui, sans pleurer de rien, sans rire de tout,  
sait parler du bonheur comme on parle à quelqu'un.  
La beauté en dessous de moi, je marche.*

*Le vent souffle sur le sentier de l'épreuve  
la rencontre du mythe, l'apothéose, le refus du retour,  
la naissance pour un monde dans lequel rien ne meurt.  
La beauté au-dessus de moi, je marche.*

Il y a plus de vingt ans, mon regard s'est posé sur celui  
du soleil des Dinés, les Indiens navajos. C'est redevenu  
la beauté.

Je m'appelle Lorenza, et voici mon histoire...

## TABLEAU I

### Les jeunes années

#### MES ORIGINES

Es tan corto el amor y es tan largo el olvido.  
*L'amour est si court et l'oubli tellement long.*

Pablo Neruda

Je ne connais pas tout de l'histoire de mes ancêtres. Le temps ne m'a pas encore permis d'effectuer des recherches quant à l'origine de la vie et des lieux où ont vécu les plus anciens de mes lignées. J'aime mes ancêtres. Je les aime et je les honore. Je les sens vivre. Je les sens être dans ma vie. Je suis le fruit de l'amour. Je pense que la chaîne humaine dont je fais partie est extraordinaire. Ma vitalité, mon enthousiasme, mon goût pour les choses belles, nobles, quelle que soit leur provenance sociale, je les dois aux miens et à leurs terres d'origine. Je suis issue d'une famille de l'Italie du Nord du côté de ma mère. Je suis espagnole d'Andalousie et française du Lot du côté de mon père.

Reliée à ma bonne étoile, j'ai grandi dans un bon foyer avec des gens sains, ouverts d'esprit, des gens d'esprit. J'ai été élevée dans un cocon où l'amour a régné. Même lorsque l'amour avait l'air de ne plus avoir l'air, l'amour a toujours été là. Les énergies visibles et invisibles de l'Espagne et de l'Italie sont dans mon sang. J'ai grandi dans cette ambiance familiale chaude et ronde, où les scènes de la vie quotidienne ressemblent à celles des comédies comiques et torrides de certains films en noir et blanc de cinéastes tels que Luis Buñuel et Federico Fellini.

De cette mêlée méditerranéenne familiale ont émergé des personnalités d'exception qui jouent encore un rôle de premier plan dans l'identité italienne et espagnole contemporaine. Le tempérament, le caractère, l'art de vivre, l'imprévisible, le déracinement, le sens de la famille et de l'honneur résonnent dans le vortex de mes entrailles. Je suis née latine, chrétienne et fille de familles d'immigrés. Je ne vais pas à l'église. Je ne fais pas ma communion, mais je suis baptisée par l'eau sacrée protectrice catholique. L'histoire de mes ancêtres les plus proches s'est enchevêtrée, durant les années douloureuses et tragiques de la Seconde Guerre mondiale. D'un côté, il y a l'Espagne du Caudillo Francisco Franco et son régime politique dictatorial; de l'autre, en Italie, c'est la montée du Duce Benito Mussolini, fondateur du fascisme et allié du régime nazi d'Adolf Hitler par le Pacte d'acier de 1939. Ces deux périodes de l'histoire européenne ont mis fin à une vie devenue impossible pour les miens. Ils ont été chassés de leurs pays d'origine par la pauvreté et la politique. Ils ont ensuite trouvé refuge dans la proximité territoriale de leurs pays grâce à la généreuse position de « terre d'asile »

qu'a représentée la France. Dans l'impossibilité de revenir en Espagne, mon grand-père s'engage dans l'armée française durant la guerre de 1939-1945... et meurt « pour la France », ainsi que le mentionne son acte de décès. À 5 ans, mon père devient pupille de la Nation.

Côté italien, l'histoire de ma famille témoigne du travail harassant des « mondines », ces femmes qui, chaque année, repiquaient le riz et arrachaient les mauvaises herbes dans les rizières au nord du Piémont, pieds nus, l'eau jusqu'aux genoux, le dos plié. Mon père m'a souvent répété: « Souviens-toi qu'en France, les Italiens et les Espagnols sont *invisibles*: ils sont accueillis comme des cousins un peu turbulents mais fréquentables. » Beaucoup de Français – plus particulièrement dans le monde des arts et dans celui de la gastronomie – reconnaissent avoir en eux un côté latin dans lequel ils se retrouvent: cette chaleur humaine, bruyante, excentrique et ce sens très fort de la collectivité.

Tout comme mes ancêtres, j'ai appris à vivre en m'adaptant du mieux que j'ai pu. Vivre en s'adaptant, c'est apprendre à ne manquer de rien, même avec pas grand-chose. Tout ce qui se gagne est acquis. Ce qui permet de survivre, c'est l'intelligence de se confronter aux aléas sans en être la victime. Même si je n'ai pas vécu leurs histoires, je garde en mémoire celle du passage possible d'un pauvre hère<sup>1</sup> durant le repas et de l'assiette vide que ma grand-mère maternelle posait sur la table pour lui.

Petite fille, je vivais avec elle. Un peu comme à l'ancienne. Ma grand-mère maternelle a connu la dureté de

1. Un être humain sans fortune ou sans considération.

la vie ouvrière, celle des rizières en Italie, le monde de l'entre-deux-guerres, l'immigration et la perte de son époux. Mère de cinq enfants, elle a su traverser les âges avec, pour compagnie, ses souvenirs affectueux pour son chapelet et l'Italie. Élevée par elle jusqu'à l'âge de 5 ans, je me souviens de son rire et de son fort accent lorsqu'elle m'appelait pour venir manger « *Lorenza! Vieni qui, ti ho fatto un po' di pasta al parmigiano*<sup>2</sup>. » Sa foi en Dieu se révélait dans le regard confiant et joyeux qu'elle posait sur le monde. Lorsque le mien venait à croiser le sien, une volée de confettis invisibles remplissait ma chair.

Ma grand-mère était la spécialiste de la polenta au lapin et aux champignons, et des pâtes fraîches. Le parmesan comme touche finale. Tout était préparé et fait maison selon les méthodes traditionnelles. Il y avait le temps pour la préparation de la pâte. Une fois faite, elle la laissait reposer quelques heures. Le torchon de lin blanc posé dessus. Ensuite, à l'aide du gros rouleau à pâtisserie en bois, elle étalait la pâte sur toute la longueur de la grande table de la cuisine. Mes yeux en voyaient à peine le haut. C'est sur la pointe des pieds que je suivais le déroulé de ses gestes, l'œil rivé sur la roulette à raviolis. Allers, retours. Plusieurs fois. Ma grand-mère dessinait de la dentelle sur la pâte étalée qu'elle saupoudrait de temps à autre de sa farine blanchâtre. Je ressentais le lien charnel entre elle et la pâte. Avec la farine, l'eau, le sel, c'était son pays qu'elle convoquait : ses odeurs, ses saveurs, ses couleurs et la magie de la fabrication des raviolis faits main. Toute cette « agitation » annonçait l'arrivée de grandes occasions. Le moment

2. « Viens ici, je t'ai fait des pâtes au parmesan. »

suprême où toute la famille se retrouverait le week-end autour de la table pour manger le plat traditionnel que ma grand-mère avait préparé. Une famille de douze personnes chaque week-end. Tout devait disparaître. Il fallait tout manger. Ne rien laisser dans les assiettes. Ne rien gâcher. Une assiette, deux assiettes.

À la troisième, il arrivait que l'on dise non. Elle répondait d'un regard attentionné et ferme : « *Non ti piace la mia pasta*<sup>3</sup>. » On ne pouvait pas dire non à la *mama* qui avait toujours réussi à nourrir son monde, même dans les pires épreuves. Sa maison était grande, ce qui permettait à la famille de dormir sur les lieux. Le samedi soir, il y avait une soupe légère de légumes et son os à moelle. Je voulais étirer le temps.

Le dimanche soir arriverait. Chacun repartirait avec, dans un sac, de quoi se nourrir une partie de la semaine. Le dimanche soir, tout le monde repartait. Moi, je restais.

Je restais et croyais que j'allais dire au revoir à mes parents puisque tout le monde se disait au revoir. Mais je ne disais pas au revoir à mes parents. Ma grand-mère m'amenait avec elle au fond de la maison, dans le cabanon, où un garde-manger était rempli de nourriture et de chocolat. Et lorsque je revenais devant la porte de l'entrée de la maison, mes parents étaient déjà partis. C'est comme ça que je suis restée tous les dimanches. Ça a duré cinq ans. C'est long, cinq ans. Ça sculpte l'âme de n'avoir pas entendu mes parents me dire au revoir. Ma maman, mon papa. Toutes ces choses de gosses, ces habitudes, qui feront la vie d'après.

3. « Tu ne les aimes pas mes pâtes ? »

Un jour, j'ai essayé. Je me rappelle avoir couru du cabanon jusqu'à la grille de l'entrée du jardin pour échapper à ma grand-mère. Ces deux extrémités délimitant son territoire. Entre les deux, il y avait la longue allée étroite en ciment. À gauche, un grillage séparait sa maison de celle des voisins. À droite, il y avait le potager de ma grand-mère et le sapin planté le jour de ma naissance. Mon cœur de petite fille était plein. Plein à craquer. Empli de détresse et de joie confondues, probablement. Je me vois courir jusqu'à la grille et l'atteindre violemment. Mettre mes deux mains sur les barreaux. Mon père au loin claque la portière de sa voiture. Je ne vois pas ma mère. Je veux crier. Je n'en peux plus. Je veux qu'ils sachent. Et puis rien. Aucun son, ou cri, ou mot ne sort de ma bouche. Plus de plein, de crainte, de détresse. Plus de pleurs. Je regarde autour de moi. Est-ce de la joie ? Si oui, laquelle ? Tout me paraît dense, épais, réuni comme jamais. J'entends. C'est le vent que j'entends. Il est tout près. Je sens son souffle frôler mes oreilles, pénétrer dans mon crâne. Vient le son des ailes d'insectes. Tout est comme harmonieux. Harmonieusement bon malgré l'échec. Je regarde mes pieds, mes mains. Je me sens en sécurité. Dans une bulle, une étoile transparente. C'est sûr, elle me protège. Je n'entends plus le dedans de moi-même. Les bruits de la nature m'entourent. Tout ça, c'est que pour moi et moi seule, j'en suis certaine. Je reçois un cadeau spécial de ma « tour de contrôle ». Je me souviens. À l'autre bout de l'allée, je vois ma grand-mère arriver à ce moment-là. Avec ce même sourire qui ne la quitte jamais. Ses gestes me font penser qu'elle m'appelle. Je ne l'entends pas. C'est drôle, je n'entends pas sa voix. Quelque chose d'étrange me traverse. Tout est comme à sa place. Je sais que je n'ai

mal nulle part. Parfois j'ai mal. Là, non. Je n'ai pas envie de pleurer. Parfois je pleure. Là, non. Le vent du jour qui s'éteint m'insuffle comme une histoire. Son histoire. J'écoute. C'est un chant. Le chant du jardin de ma grand-mère. Mais c'est mon chant aussi. Celui de mon histoire, petite fille forte et fragile. C'est le chant d'une solitude accompagnée. J'ai longtemps gardé le chant du vent dans ma tête. Il chante encore en moi. J'ai 5 ans. 5 ans.

Ce soir-là, nous sommes rentrées, ma grand-mère et moi, comme à notre habitude, dans la grande maison devenue vide. La cuisine nous attendait. J'ai sorti mon piano de ma boîte à jouets. Mon piano, c'est mon ami. Il a un clavier à une octave et une structure en bois pas plus haute qu'un caniche nain. Jouer du piano durant ces moments-là me permettait d'aller chercher le sourire de ma grand-mère lorsque tout le monde était parti. Je jouais. Elle avait la patience de m'écouter. J'aimais lui rendre l'amour qu'elle me portait en jouant pour elle. Quand je lui parlais, elle riait. Je ne sais pas si elle me comprenait. Alors je jouais. Je chantais. Rien que pour elle. Elle riait. Je crois que j'ai aimé chanter parce qu'elle chantait souvent. Elle chantait même pour les pâtes, ma grand-mère !

À 6 ans, sans plus d'explication, je suis allée vivre avec mes parents. Joie. Joie immense, intense, toujours accompagnée de la musique. Mes parents et moi allions voir ma grand-mère le week-end. J'allais dans le jardin, près de mon arbre. Le ventre plein. Et puis elle venait me chercher « *Vieni la mia bambina. Vieni a lavorare con me a Briscola*<sup>4</sup>. »

4. « Allez ma petite. Viens jouer à la Briscola avec moi. » La Briscola est un jeu de cartes traditionnel italien.

Mes parents aussi ont toujours aimé écouter de la musique et chanter. Le chanteur Johnny Cash, pour mon père, *Ring of Fire*; Serge Reggiani, pour ma mère, *Les Loups sont entrés dans Paris*.

Au fil du temps, mon piano a grandi avec moi. J'ai gardé ce compagnon de route jusqu'à mon adolescence. Il m'a permis d'exprimer mes sentiments à travers la musique que j'apprenais, ou inventais. Entre rock et musique classique.

Mon piano s'est peu à peu désaccordé. Quand il a été impossible d'en jouer, mon père m'a dit: « On en fera un bar. Un piano-bar. » On a gardé le piano désaccordé pour m'inspirer des airs nouveaux. Avec ses fausses notes, j'ai appris à jouer le *cake-walk*. Un rythme qui a inspiré celui du *ragtime* qui accompagnait les danses nées dans les plantations de Floride dans les années 1850<sup>5</sup>.

Je me suis ensuite acheté une guitare classique, que l'on appelle aussi guitare espagnole. Elle a pris place dans la famille, comme une personne: sa forme, ses sons ont nettement modifié l'ambiance de la maison. J'ai commencé à prendre goût à la guitare en apprenant, à l'oreille, l'éternel *Jeux interdits*, cette fameuse romance anonyme du film de René Clément. J'ai aussi appris certains titres de Françoise Hardy, que ma mère adorait. La nostalgie de ces musiques, c'était sa joie! J'ai inlassablement pratiqué la guitare, passant de la guitare classique à la folk, puis à l'électrique. La guitare a profondément nourri ma vie musicale nomade.

5. Les esclaves afro-américains s'amusaient à parodier la démarche hautaine de leurs maîtres blancs. Durant ces réjouissances, des prix étaient attribués aux meilleurs danseurs, comme un gros gâteau de farine de maïs enveloppé dans une feuille de chou.

Au fur et à mesure de mes nouvelles découvertes musicales, je rencontre des musiciens dans mon quartier. J'ai à peine 15 ans. Eux, 30. Un groupe se forme. Le style varie entre la pop et le rock. Je suis la seule à me ranger du côté des hippies, influencée par « Il est interdit d'interdire », un refus de la société de consommation, un rejet profond des guerres, en quête de valeurs. La musique, c'est la clé de ma liberté. Allez jusqu'au bac? Peut-être. Pas certaine de vouloir rester assise sept heures par jour, tous les jours pour étudier. Pour mon père, « Il n'y a pas mieux que les voyages, et l'école de la vie ». Selon lui, les études brident le sensible, affectent la mémoire, le raisonnement et la façon dont nous pensons. J'ai vite senti que ma vie se dessinerait avec les décisions que je devrais prendre. Besoin de m'émanciper. Comment? Pour aller où?

Avec les musiciens du quartier, nous partons jouer de temps à autre en province ou en banlieue parisienne. Mes parents me disent: « Fais attention à toi. » Mais jouer à plusieurs dans un groupe, c'est grisant! Les voix, les sons, les instruments, entre pause, demi-pause, soupir, demi-soupir, doivent tous s'entendre. Quelle chance! J'ai une bonne oreille. Le sens du rythme. J'assure ma place à la guitare rythmique et en tant que choriste. Ma robe indienne à fleurs, longue jusqu'aux orteils et la fraîcheur de me sentir démarrer dans le bon tempo de la vie... J'en rêve encore!

## ÉCOUTER VOIR

*Pourquoi est-ce que je comprends mieux le musicien que le peintre?*

*Pourquoi vois-je mieux en lui  
le principe vivant d'abstraction ?*

Vincent Van Gogh

Depuis l'aube de l'humanité, la musique et la peinture ont été liées. Pour certains artistes, la peinture et la musique coopèrent avec la nature. La peinture en tant qu'art de l'espace et la musique en tant qu'art du temps. J'ai très tôt senti les deux vibrer en moi, telles deux facettes inséparables de mon être profond.

Lettres, mots, sons, couleurs, représentent visuellement et musicalement des concepts. Perçus simplement, ils ont un sens en soi. Mettez-les en mouvement, faites-les converger vers un but identique, ils peuvent en éveiller une multitude d'autres. L'art m'a permis de modeler mon besoin intense et charnel d'expérimenter la vie. Durant toute ma jeunesse, l'amour pour la musique, tout comme la peinture, a été source d'apprentissages, d'équilibre et de déséquilibre intérieurs. De soif de verticalité entre la découverte de théories contemporaines et l'art des peuples premiers, qui se reliaient au vivant. Je me suis perdue, souvent. Mais j'ai vécu ces moments comme un grand privilège. Une possibilité de m'étendre de l'intérieur. Je me suis cachée. Non pas par peur que l'on me voie fragile mais par goût de vivre autrement. L'art aide à ne pas vivre avec le regard d'autrui posé sur soi. Il permet de laisser libre cours à l'imagination. De rester centré. Puis de se lancer pour aller voir comment serait la vie si l'on devait la montrer autrement. La nature a déjà tout écrit. Il n'y a rien à inventer, juste à cocréer. Chaque expérience est une invitation à faire connaissance avec les racines salvatrices

de notre indicible voie intérieure. L'art est comme le vent. L'art ouvre les frontières aux êtres humains et les rend parfois heureux. Vivre heureux, c'est vivre sans se préoccuper de savoir si on l'est ou pas !

## DES RACINES ET DES AILES

*Un critique a écrit que mes tableaux n'avaient  
ni commencement ni fin. Il ne l'entendait pas  
comme un compliment, or c'en était un. C'était même  
un beau compliment. Seulement il ne le savait pas.*

Jackson Pollock

Influencée par la place de l'art dans ma vie, j'entre en 1977 à l'atelier parisien de Robert Baudry pour préparer les concours d'entrée aux grandes écoles d'art. Durant mon année de préparation au concours des Beaux-Arts, je suis infiniment bousculée et influencée par le peintre américain Jackson Pollock. Je le découvre. Je l'étudie. Un artiste novateur qui a exercé une influence déterminante sur le cours de l'art contemporain. Ses thématiques sacrifice-mort/fusion, homme-animal/fusion, homme-femme/germination-naissance abordent des thèmes universels dont la quête picturale est investie par le chamanisme. Attiré par tout ce qui relève de l'inconscient, à l'instar des surréalistes, son « émotion spirituelle » est restée sensible, entre art et rituels, à toutes ces préoccupations symboliques.

Je remarque que ce « peintre rituel » de l'art abstrait donnait accès à l'invisible grâce au recours à l'abstraction

et à un processus créatif nourri par un monde peuplé de références chamaniques<sup>6</sup>. Bien qu'admise à l'atelier Baudry, il m'arrivait de rencontrer quelques difficultés en dessin comme en peinture pour les représentations picturales issues de natures mortes, des représentations artistiques d'objets inanimés. Intuitivement, l'art abstrait m'inspirait. Et ce fut l'une de mes peintures abstraites, appelée *Liberté* et réalisée durant plusieurs cours à l'atelier Baudry, qui fut retenue par le jury des Beaux-Arts lors de ma présentation de travaux personnels. Cette première sélection m'a amenée à participer, durant ce même concours, à une nouvelle épreuve de culture et d'analyse où chaque candidat devait prouver sa capacité d'interprétation, de créativité et de connaissance. J'ignore aujourd'hui encore si mes deux toiles appréciées par le jury ont été réalisées de manière consciente ou pas. Ce dont je me souviens, c'est que j'avais appliqué pour elles deux la technique du « dripping » utilisée par Jackson Pollock. Elle consistait à projeter, au moyen d'un bâton trempé dans la couleur, de la peinture sur les toiles posées à même le sol. Je créais, de manière contrôlée, des lignes mélangées entre elles. Ces gestes répétés me mettaient dans une sorte de transe. Tout en

6. Il se trouve que Jackson Pollock, né dans l'Ouest américain et ayant vécu dans l'Arizona, s'est identifié aux Indiens des territoires avoisinants. Dès l'âge de 11 ans, il rencontre des groupes d'Amérindiens qui lui parlent de rituels. Même s'il n'a aucune idée de leur art, l'espace et le caractère indompté et sauvage de ces peuples seront à la base de ses premières œuvres. Une rencontre décisive pour son évolution artistique aura lieu lors de l'exposition, « Indian Art of the United States », en 1941 au MoMa, Museum of Modern Art, de Manhattan. Durant l'exposition, des démonstrations de peintures de sable sont réalisées par des artistes navajos. L'évolution expressive des œuvres de Pollock tiendra compte de cette démonstration.

restant reliée aux thématiques imposées, ma perception artistique était de peindre mon ressenti pour les mots « liberté » et « fertilité ». Je me souviens y avoir mis toute ma psyché, toute mon énergie vitale. Liberté et fertilité avaient animé mon corps de sorte que, malgré le trac, je ne me suis pas sentie en difficulté pour les « défendre » lors de mon passage à l'oral. Peindre ainsi, et à travers les expériences traduites par Pollock, m'était apparu comme un moment d'existence irréflecti, pulsionnel, inspiré par le mouvement du geste dans l'instant. Selon cette conception, l'action de réaliser la peinture, et non l'objet peinture, était devenue essentielle. J'ai mis toutes les chances de mon côté sans me demander si je pouvais entrer aux Beaux-Arts. J'ai eu mon concours d'entrée. Il faut dire que l'atelier Baudry était une bonne école préparatoire.

## PREMIER AMOUR

À cette même époque, je rencontre le père de mon fils. Jipi. Nous emménageons dans l'atelier d'artiste où son père, László Szabó<sup>7</sup>, a continué son métier de sculpteur. Nous avons la visite régulière de Lilly, la mère de Jipi. Lilly est une peintre américaine résidant à Paris et l'une des personnes qui soutient mon travail artistique. Niko, mon fils, est ainsi né au milieu des peintures, des sculptures et d'un monde dévoué à l'art. J'ai 20 ans.

7. Né en 1917 et d'origine hongroise, László a étudié dans les universités de Debrecen, Genève, Lausanne et Paris.

Quelques jours après la naissance de notre fils, Jipi m'offre un grand poster représentant une mère amérindienne portant son bébé dans le dos. Il n'y a pas d'indication quant à l'origine de ce portrait, mais on peut reconnaître le travail du grand photographe ethnologue américain Edward Sheriff Curtis<sup>8</sup>.

Le hasard de la vie a fait que, une cinquantaine d'années plus tard, j'ai retrouvé cette photo sous la forme d'une carte postale lors de mes premiers voyages en terre navajo. Il était écrit au dos de la carte: *American native mother of the Navajo tribe with a child on her back* (photo by Edward S. Curtis). J'avais 38 ans. Je ne vivais plus avec le père de mon fils. J'avais So, ma petite fille d'un autre papa. Je me souviens avoir laissé s'échapper un long soupir, comme pour remercier le ciel. Ma rencontre avec les communautés amérindiennes était-elle déjà tracée? Impossible de le dire malgré ce clin d'œil. La vie m'avait grandement façonnée. J'étais une « femme debout »!

Je me souviens de quelques paroles de la chanson *Wing* de Patti Smith.

*I was a wing in heaven blue  
soared over the ocean  
soared over Spain  
and I was free*

8. Reconnu comme l'un des principaux anthropologues sociaux des Amérindiens d'Amérique du Nord et de l'Ouest américain, Curtis a constitué un monumental inventaire photographique. Une partie de son œuvre, publiée sous le titre *The North American Indians*, comprenait plus de 2 500 photographies et 4 000 pages de textes. C'est à travers son objectif que Curtis restituait les visages, les attitudes, les rites, les scènes de la vie quotidienne et l'intimité de quelque 80 tribus.

*needed nobody  
it was beautiful  
it was beautiful.*<sup>9</sup>

9. « J'étais une aile dans le ciel bleu, je m'élevais au-dessus de l'océan, au-dessus de l'Espagne et j'étais libre, n'avais besoin de personne, c'était beau, c'était beau. »

## TABLEAU II

### La rencontre qui a fait basculer ma vie

#### LE CHAGRIN D'AMOUR

*J'ai trouvé Dieu dans les flaques d'eau, dans le parfum  
du chèvrefeuille, dans la pureté de certains livres  
et même chez des athées. Je ne l'ai presque jamais  
trouvé chez ceux dont le métier est d'en parler.*

Christian Bobin, *Ressusciter*

Le chagrin d'amour, c'est la perte de notre intimité profonde. C'est aussi la fin de beaucoup d'illusions. Le chagrin d'amour rend lucide sur ce que l'on croyait jusqu'alors réel. Si le chagrin d'amour nous fait traverser le tunnel froid et obscur de l'abandon, il devient l'enseignant dès lors que l'écoute, l'acceptation, l'incubation, la transformation sont envisagées comme des « guérisseuses de l'âme » venant révéler ce qu'il y a de

plus sacré en nous : le souffle de vie. Le chagrin d'amour, c'est l'ouverture à ce qui a été, à ce nous avons perdu et à ce que nous avons à retrouver en nous-même. C'est un espace sauvage, primitif, un espace de vie rempli d'amour à partager.

Vient ensuite dans ma vie mon nouveau grand amour et père de So, ma fille. Éric, passionné de musique, avait une collection incroyable de disques vinyles. Plus de deux mille albums habillaient un mur entier de notre appartement parisien. Sensible au son, Éric était capable de reconnaître à tout moment le jeu instrumental d'un musicien. De donner la date de sortie d'un album. La date de création d'un groupe. Nous allions régulièrement écouter des concerts, et sa passion, qui est devenue la mienne, était de nous rendre chaque samedi à Parallèles et Gilda, deux librairies plongées dans l'underground et la contre-culture française, relayant, à travers les fanzines, les BD, la musique et les livres, avec une pensée et une esthétique autre que le courant dominant.

So est née avec la musique. Niko n'a plus été un enfant unique. Tout était merveilleux. Je me sentais revivre. Cependant et cette fois-ci encore, l'amour n'a duré qu'un temps. Éric et moi travaillions dans le domaine de l'audiovisuel. Un domaine où l'on ne compte pas ses heures de travail. J'étais devenue une mère de deux enfants. Je devais assurer, parallèlement à mon travail, un quotidien stable. Lui voulait que je devienne peintre. Moi, je voulais assurer mon indépendance financière.

## LETTRE AU CHAGRIN D'AMOUR

*Début de soirée, le téléphone sonne: « Je rentrerai tard... des réunions de travail qui n'en finissent pas... Ne m'attends pas... bonne soirée... »*

Je raccroche le combiné de téléphone. Mes deux enfants dorment à poing fermé. Moi, je n'ai plus de mots. Femme en activité, femme aimante, femme et mère de deux enfants magnifiques, je cherche un mode d'emploi. Comment gérer tout cela à la fois? À vrai dire, je n'en sais rien. L'amour est là. Mais la flamme s'étirole peu à peu, dans un quotidien auquel je ne suis pas préparée. Maintenant, je dois vivre avec.

Des petites années se sont écoulées. La vie avec mon deuxième homme a changé. Les horaires, les attentions, les réflexions, les habitudes. Je dis oui, là où parfois je pense non. Je n'aime pas les conflits. Un défaut peut-être. Cependant, c'est noué dans ma poitrine. Je suis perplexe. Je doute. De quoi? Je ne sais pas. Éric est pris par son travail de directeur de production. Trop peut-être. Je suis une « nouvelle maman » avec tout ce que cela veut dire quand on doit aller bosser. Courir... Mais bon. Des petites années de petites tentatives. « Tu vas bien? Notre vie a changé, tu ne trouves pas? » Crénom de non... Mes pensées deviennent pesantes. Les mois continuent à passer. Nous ne voulons pas nous faire du mal. Nous voulons assouvir chacun de notre côté nos naturels besoins d'autonomie et d'indépendance.

Nous nous sommes séparés dignement. Il y avait les enfants. Le mur de disques est lui aussi parti. Il nous arrivait de nous retrouver à Parallèles. Lorsque je me